**Zeitschrift:** Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
**Herausgeber:** Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
**Band:** 33 (2017)

**Nachruf:** Hommage à Gérard Delaloye
**Autor:** [s.n.]

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 05.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# HOMMAGE À GÉRARD DELALOYE

3 avril 1941 – 5 décembre 2016

Gérard Delaloye, historien, journaliste, ancien militant, est mort à Sibu, en Roumanie, où il s'était établi depuis quelque temps. En 2003, il avait fait don de ses archives à l'AÉHMO. Un inventaire sommaire figure sur notre site (aehmo.org/fonds-archives/fonds-gerard-delaloye). Une autre partie de ses fonds a été déposée à la Fondazione Pellegrini-Canevascini à Bellinzone (www.fpct.ch/fondi-archivio, FPC 13).

En 2007, Heinz Nigg l'avait interviewé en vue de son recueil *Wir sind wenige, aber wir sind alle : Biografien aus der 68er Generation in der Schweiz*, Zurich, Limmat, 2008. Nous publions ici l'original français, revu par l'auteur de cette autobiographie.

MARIANNE ENCKELL

## « J'ai compris que mon engagement pendant des années avait été un échec »

Le petit village de Lourtier est situé à 1200 m dans la vallée de Bagnes. Quand j'y suis né [en 1941], c'était encore l'économie alpine, avec ses prés en terrasse, une route en très mauvais état. Les gens vivaient comme il y a un siècle. Lorsqu'on a construit un barrage au fond de la vallée, la région a très vite changé, beaucoup de gens sont partis.

Les parents de mon père travaillaient dans l'hôtellerie avec des engagements saisonniers un peu partout, sur la Côte d'Azur, à Paris ou à Téhéran. Ils rentraient à Ardon, leur village, quand ils pouvaient. Mon père, né en 1914, a été élevé par sa grand-mère qui était garde-barrière aux CFF, ils vivaient modestement. Il a fait un apprentissage de carrossier à Sion. À 22 ans, il a réussi à entrer dans les douanes. À l'époque, vu le chômage, ces places de fonctionnaires garantissant un revenu régulier étaient très recherchées. Il est resté douanier toute sa vie.

Ma mère vient d'une famille de paysans du val de Bagnes. Mais comme son père est mort d'un accident peu avant sa naissance, sa mère a vendu les prés, la maison, et elle a acheté un petit commerce de vins à Martigny. Après l'école, ma mère a passé un an à Rorschach, sur le lac de Constance, pour apprendre l'allemand, comme le faisaient beaucoup de Suisses romands à l'époque. Ensuite, elle a travaillé comme fille de salle dans des hôtels, puis elle a épousé mon père en 1936, en pleine crise économique. Ils ont eu un premier enfant qui est mort-né,

puis je suis arrivé, et deux ans après, ma sœur. Elle a été assistante sociale dans la région de Monthey, elle vient de prendre sa retraite.

En 1947, mon père a été déplacé à Vallorbe, dans le canton de Vaud, j'avais 6 ans. Nous habitions à trois familles de douaniers une maison en pleine forêt, proche de la frontière. À côté de la maison, il y avait un beau jardin potager, sinon rien que des sapins. Je marchais une heure pour aller à l'école. Mes parents ont souffert du changement, ils avaient l'habitude du soleil et de la montagne, et les voilà dans un trou perdu avec le brouillard et la pluie : c'était une forme d'émigration. C'était surtout dur au début pour ma mère, elle devait vivre très isolée comme femme de douanier. Par exemple, elle n'avait pas le droit de travailler, pour ne pas avoir trop de contacts avec la population et risquer de dévoiler des secrets sur le service de mon père. Nous vivions simplement. Ma mère me taillait des pantalons et des vestes dans les vieux uniformes, elle tricotait des bas pour ma sœur. Elle était plutôt stricte avec nous, surtout sur le plan de l'école. Elle tenait à ce que nous fassions bien nos devoirs. S'il fallait apprendre quelque chose par cœur, elle nous faisait réciter. S'il y avait un mot qui manquait, elle nous renvoyait à la chambre pour répéter.

Mes parents étaient tous deux catholiques, ma mère allait à la messe, mon père très peu. Il était d'une famille radicale, et les radicaux valaisans étaient alors anticléricaux. À 16 ans, quand j'ai refusé d'aller à l'église, ma mère ne l'a pas vu d'un bon œil. Politiquement, mes parents n'étaient pas d'accord. Ma mère a toujours voté conservateur-catholique, et mon père radical ou socialiste, parce qu'à Lausanne, où nous nous sommes établis par la suite, les radicaux étaient beaucoup plus à droite qu'en Valais. Pour mon père, il était important que ses enfants aient une bonne éducation. Il m'a envoyé au gymnase, ce qui était assez rare pour un fils de garde-frontière. Il avait une idée fixe admirable : nous sortir de la gonfle, comme il disait.

J'ai commencé l'école en Valais plus tôt que les autres, parce que j'étais un enfant éveillé. Après une année, je savais déjà lire, écrire, compter ; j'aimais bien apprendre. Quand nous avons déménagé à Vallorbe, au début j'ai vécu sur mon acquis. Puis j'ai été parmi les premiers de classe. Au début, je me suis senti un peu différent : avec les Italiens, j'étais de la minorité catholique, et mes camarades me taquinaient à cause de mon fort accent valaisan. Et comme j'habitais loin de l'école, j'avais peu de copains pour jouer.

Je me suis mis à lire très tôt, tout ce qui me tombait sous la main : la page pour enfants dans le journal, des revues, des brochures, tout ça.

Un collègue de mon père avait une caisse pleine de romans de western, j'ai tout avalé. Mais aussi les livres de Jack London, de Curwood, les histoires de trappeurs. On avait une cousine chez qui j'ai lu beaucoup ; elle avait épousé un dentiste qui s'est établi à Vallorbe, ils avaient une grande bibliothèque. J'allais faire du baby-sitting chez eux et je me plongeais dans les livres. J'allais aussi régulièrement à la bibliothèque communale. J'y étais tous les vendredis soir à 6 heures quand elle ouvrait, en été j'y allais à vélo, en hiver sur mes skis. À 11 ans, j'ai commencé à gagner mon argent de poche. Je ramassais les escargots pour les vendre à un grossiste, je récoltais les vieux journaux, je remontais les quilles. À 14 ans, j'ai travaillé comme pompiste à la frontière française. Et j'allais acheter des livres sur France, surtout Malraux, mon préféré.

J'avais peu d'affinités avec le travail de mon père. Je trouvais indigne la manière dont ses supérieurs le traitaient, je détestais cette rigidité militaire. Quand un supérieur arrivait, il devait le saluer, au garde-à-vous. Quand il était en service, il n'avait pas le droit de fumer une cigarette, même s'il était de garde en rase campagne.

Pour que je puisse aller au gymnase, mon père a demandé à être transféré à Lausanne. Dès le début, je me suis trouvé mal à l'aise à l'école. Je n'étais plus premier de classe et j'avais honte d'être si peu cultivé. Les autres élèves venaient de bonnes familles, leurs parents étaient médecins, avocats, ils avaient de l'argent. Mes notes ont dégringolé, et j'ai commencé à courber l'école. Mes parents ne comprenaient plus, et ils sont devenus de plus en plus sévères. J'ai essayé de me dégager de cette emprise autoritaire et j'ai retrouvé un emploi de pompiste. Je dépensais mon argent sans réfléchir en prenant des taxis, en buvant des verres, en traînant en ville.

Pendant cette crise, j'allais parfois me réfugier au Foyer catholique des étudiants. On y discutait beaucoup de Dieu, de l'Église. Un livre de l'écrivain catholique Gilbert Cesbron, *Les saints vont en enfer*, sur la question des prêtres ouvriers, m'a frappé par sa manière de décrire le quotidien des ouvriers dans les usines. Mais l'aspect chrétien du livre ne m'allait pas, je me suis rendu compte que j'avais perdu la foi en Dieu, que le bonheur des hommes dépend d'eux-mêmes.

Quand j'ai été en échec scolaire complet, mon père m'a dit : « Maintenant, c'est l'apprentissage, je t'ai trouvé une place dans une banque, tu commences à telle date. » Et j'ai dit : « Moi, employé de banque ? Il n'en est pas question ». Grâce à ma cousine de Vallorbe, qui a pris en quelque sorte ma tutelle jusqu'à ma majorité, nous avons trouvé une solution : elle m'a prêté de l'argent pour que je puisse aller deux ans

en internat à Saint-Maurice, en Valais, pour passer ma maturité. C'est à Saint-Maurice que je me suis mis à m'intéresser à la philosophie et à la politique. Par provocation juvénile, je me suis abonné à un journal littéraire communiste, *Les Lettres françaises*, dirigé par Aragon. Le chanoine Viatte, un extraordinaire prof de français, a encouragé mes intérêts littéraires.

Après la maturité, je suis revenu à Lausanne pour préparer une licence en Lettres : philosophie, histoire et histoire de l'art. C'est à cette époque que l'éditeur Nils Andersson a sorti le livre d'Henri Alleg *La Gangrène*, sur la torture en Algérie. Je me rappelle comment on discutait avec les copains : est-ce qu'on s'engage pour soutenir le Front de libération nationale d'Algérie ? C'est comme cela que je suis entré en contact avec des milieux de gauche, que j'ai découvert le Mouvement démocratique des étudiants, que j'ai commencé à militer dans des actions de solidarité anticolonialistes. La même année, j'ai commencé à m'intéresser au Parti du travail, au POP, le Parti ouvrier et populaire. Pour moi, c'était la seule force sérieuse à la gauche des socialistes. Mes journées étaient bien remplies, parce qu'à côté de mes études et de mon militantisme politique je devais gagner ma vie : j'étais économiquement indépendant de mes parents depuis l'âge de 18 ans, et les bourses n'existaient pas encore.

Dès le moment où s'est éveillé mon intérêt pour la politique, j'ai développé beaucoup de contacts. J'avais une amie qui étudiait à Paris, que j'allais voir régulièrement. C'est là que j'ai connu des étudiants africains ou les gens qui sortaient la revue *Clarté*, et qui sont devenus des leaders politiques en Mai 68. On discutait de l'attitude des partis communistes occidentaux envers l'Union soviétique. Ceux qui se détachaient le plus de l'Union soviétique étaient les communistes italiens, le PCI, et cette attitude indépendante me semblait la plus sensée. J'ai été délégué de Jeunesse libre (Jeunes du POP) à un congrès des jeunes du PCI à Bologne, c'est ainsi que j'ai eu mes premiers contacts au Sud. La situation en Allemagne m'intéressait aussi. En 1964, j'ai été à un congrès du *Sozialistischer Deutscher Studentenbund* (SDS) à Francfort, les premiers indices d'un mouvement étudiant d'extrême-gauche apparaissaient. En Suisse – on était en pleine guerre froide – il y a eu les Marches de la paix entre Lausanne et Genève, avec beaucoup de Suisses allemands, des Tessinois. C'est là que j'ai rencontré notamment le vieux communiste Theo Pinkus, libraire à Zurich, qui a été très important pour moi, il parlait beaucoup avec les jeunes. Un jour, j'avais rendez-vous avec lui à Zurich, au restaurant Cooperativo, un *stamm*

du mouvement ouvrier. On entre dans le bistrot en discutant, et je vois au mur un portrait de Marx dans un cadre. Ça alors, Marx en plein cœur de Zurich ! J'ai dépensé beaucoup d'argent à la librairie de Pinkus à la Froschaugasse, pour des livres, des brochures, des revues.

Dans ces années-là, un livre est sorti qui pour nous a été une révélation, c'est la biographie de Trotski par Isaac Deutscher, trois volumes qui racontaient toute l'histoire de la révolution russe dans une nouvelle perspective. Trotski a montré comment l'évolution de l'Union soviétique vers le stalinisme a commencé très tôt dans le Parti communiste, et a entraîné une logique implacable d'exclusion de tous ceux qui pensaient autrement. Avec Charles-André Udry, qui a été par la suite un élément essentiel du mouvement trotskiste en Suisse, et Jacques Baynac, un insoumis français qui était réfugié en Suisse, qui est aujourd'hui historien en France, nous avons fondé à Lausanne le Groupe d'études marxistes (GEM). À nous trois, on faisait des cours de formation marxiste. Ça marchait, c'était incroyable : j'ai encore une liste, aux séances il y avait entre 30 et 50 personnes. On traitait les bases de l'économie, l'histoire de la révolution française, la Commune de Paris, la révolution russe. On a inauguré cette pratique du cours de formation politique, qui a été très à la mode dans les groupes gauchistes après 1968, surtout pour les étudiants qui n'avaient aucune idée de ce qu'était le mouvement ouvrier.

Pendant des années, je me suis efforcé de faire de la politique de gauche, de militer, mais à la fin de mes études le bilan que je tirais n'était pas positif. Le travail de formation politique était ce qui me passionnait le plus, mais je ne savais pas trop qu'en faire. La proposition d'Udry et de ses amis de construire le parti trotskiste ne m'intéressait pas. Je ne pouvais pas imaginer que cela réussisse, après l'échec du projet de Trotski. Et ma tentative de proposer des motions de gauche au Conseil communal de Lausanne, où j'avais été élu en 1965 pour le POP, n'était pas non plus une alternative passionnante. Un an après mon élection, j'ai démissionné du Conseil communal : en tant que révolutionnaire, je n'étais pas prêt à faire des compromis, à me perdre dans la politique locale.

Ma vie a alors pris un autre tour. J'ai fini mes études en 1965 et la même année je me suis marié avec une Tessinoise rencontrée lors d'un voyage à Moscou. Peu après, je suis parti avec elle au Tessin. Ma femme avait repris le salon de coiffure de ses parents, j'ai trouvé du travail à l'École-Club Migros comme prof de français et je faisais des traductions. En 1967, Giorgio Bellini et d'autres jeunes militants

fondaient à Bellinzone le *Movimento Giovanile Progressista* (MGP), qui est apparu au grand jour par des actions originales contre la guerre du Vietnam. Au niveau international aussi, on a vu apparaître une jeunesse rebelle, il y a eu les premiers heurts avec la police. À Berlin, l'étudiant Benno Ohnesorg a été tué par un policier lors d'une manifestation contre le shah d'Iran. La première année déjà, le MGP a soutenu une grève à l'École normale de Locarno et un groupe de gymnasiens de Lugano se sont révoltés contre le système scolaire. Ils voulaient une école plus conviviale, où ils puissent discuter, aussi sur les programmes des cours. Le modèle de lutte venait d'un lycée de Milan où les étudiants s'étaient mis en grève pour protester contre l'interdiction de leur journal, *La Zanzara*, le moustique. Beaucoup de jeunes Tessinois qui s'opposaient aussi à l'école et à la famille ont rejoint le MGP. J'allais régulièrement aux réunions du MGP, j'en suis devenu membre. J'ai pu y apporter ce que j'avais acquis à Lausanne. J'ai mis sur pied des cours de formation marxiste. Je parlais mal l'italien, mais j'étais utile parce que j'avais déjà une expérience politique et des contacts à l'étranger.

Au cours des trois années suivantes, le MGP est devenu un groupe de la nouvelle gauche. En Italie, nous étions branchés sur « l'operaismo », l'ouvriérisme, défendu par des revues comme *Quaderni Rossi* et *Classe operaia*. Nous étions emballés par cette nouvelle théorie apparue en Italie du Nord sur le potentiel de l'ouvrier d'usine moderne en tant que sujet révolutionnaire.

Les activités du jeune mouvement tessinois combinaient de manière intéressante la théorie et la pratique. Dans notre grande maison à Carona, avec vue sur le lac et les montagnes, que je louais pour pas cher avec ma femme, nous avions assez de place pour nous réunir à vingt ou trente. C'est là que nous tenions nos cours de formation, c'est là qu'on ronéotait les tracts. La pratique du MGP, c'était de soutenir des grèves en Suisse, comme le faisaient nos copains de *Potere Operaio*, un groupe du mouvement ouvrier autonome italien.

En 1970, dans une usine de chaussures de Bally à Stabio, les ouvriers se sont mis en grève, et nous avons été impliqués dès le début. Juste avant la grève, nous avions fait de l'agitation et distribué un tract. La grève a duré plusieurs semaines, et nous avons organisé des collectes pour les ouvriers. Le MGP avait alors des sections à Zurich, Berne, Bâle, Genève et Fribourg – les Tessinois devaient étudier au dehors, parce qu'ils n'avaient pas encore leur université –, et on a récolté une somme importante en peu de temps. Bellini et moi étions tout le temps

sur place. La grève s'est terminée sur une dure défaite, avec beaucoup de licenciements. Moi aussi, j'ai dû payer le prix. J'ai postulé pour une place de professeur de français au lycée de Lugano, mais ça m'a été refusé sur intervention de la police fédérale. Une semaine après, l'École-Club Migros me mettait à la porte, comme par hasard… Je ne pouvais plus rester au Tessin, donc j'ai déménagé à Genève, pour prendre un poste d'enseignant dans une école secondaire. Je gardais des contacts au Tessin et en Italie : j'allais aux congrès de *Potere Operaio*, j'ai traduit certains de leurs textes théoriques en français. À cette époque aussi je me suis intéressé de plus en plus aux *Brigate Rosse*. Je réfléchissais à la question de savoir quand et dans quelles circonstances la lutte révolutionnaire doit être menée avec violence.

Malgré la défaite de la grève chez Bally, mes amis tessinois et moi-même n'avons pas abandonné. Nous voulions continuer de militer en milieu ouvrier et nous faire une place en Suisse avec une nouvelle organisation, baptisée *Klassenkampf/Lutte de classes*. La région frontalière au Tessin, avec tous les ouvriers venant d'Italie, n'était pas adaptée à notre projet. En 1970, déjà, un petit groupe autour de Bellini est parti pour le pôle industriel de la Suisse, à Zurich, un autre à Rorschach sur le lac de Constance. Avec ma femme et trois autres Tessinois, nous nous sommes établis en 1972 à Bâle pour y créer un nouveau noyau de *Klassenkampf*. J'ai trouvé un travail simple d'encadreur pour gagner ma vie, puis j'ai enseigné au *Humanistisches Gymnasium*. Nous pensions que dans des centres urbains comme Zurich ou Bâle nos idées de lutte ouvrière trouveraient un terreau fertile auprès des ouvriers d'usine, et surtout auprès des ouvriers étrangers. Des villes comme Bâle ou Zurich avaient les travailleurs les plus qualifiés de toute l'Europe, les technologies les plus avancées, un niveau culturel énorme. Les ouvriers devaient donc être mûrs pour prendre le pouvoir sur la production. Mais on avait fait nos comptes sans les ouvriers. Nous pouvions bien avoir des contacts informels avec eux, distribuer nos journaux et nos tracts. Quand nous rendions visite aux ouvriers étrangers chez eux, nous étions reçus poliment. Mais nous n'avons eu aucun écho, nos activités étaient trop aventureuses pour eux.

*Potere Operaio* en Italie et *Klassenkampf* en Suisse se sont dissous en 1973. À la fin de l'année scolaire, à Pâques 1974, j'ai quitté Bâle pour Lausanne et j'ai arrêté toute activité militante. J'ai abandonné du même coup tout intérêt pour la lutte armée, quand il y a eu l'enlèvement du juge Sossi en Italie. Les Brigades rouges avaient annoncé qu'elles avaient séquestré chez le juge d'importants documents

qu'elles allaient publier. Ces documents n'ont jamais été publiés. Ce n'est que des années après que j'ai réalisé qu'il y avait quelque chose de louche, que les Brigades rouges étaient probablement déjà manipulées par les services secrets italiens. Quand elles ont commencé à tuer, la lutte armée a dérapé vers une catastrophe ; le pire a été l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro. Ça m'a dégoûté. Dans l'Europe des Lumières, comment soutenir un mouvement révolutionnaire par des actes sanglants de cette sorte ? On n'est plus à l'état tribal, à l'état clanique de confrontation sans limite.

Quand j'ai arrêté de militer en 1974, je me suis retrouvé dans la nature. On s'est séparés avec ma femme, c'était aussi une crise personnelle. C'était difficile de trouver du travail, la police fédérale me surveillait en permanence, cela a duré jusqu'en 1983 d'après mes fiches. J'ai essayé d'être journaliste, j'ai été refusé. J'ai travaillé une année comme prof à Lausanne, l'année suivante on ne m'a pas repris. J'ai compris que mon engagement pendant des années avait été un échec. Ma situation s'est aggravée quand, en 1979, j'ai été inculpé par la justice italienne, en relation avec le grand « procès du 7 avril » contre *Potere Operaio*. Un « repenti », que j'avais une fois hébergé à Lausanne, a prétendu que j'avais donné un soutien logistique depuis la Suisse à *Potere Operaio*. J'ai été condamné par contumace à plus de quatre ans de prison, mais la Suisse ne m'a pas livré à l'Italie, je n'ai pas dû effectuer la peine. Aujourd'hui, je suis quitte, la condamnation est prescrite. Je suis retourné pour la première fois en Italie en 2001, pour mes soixante ans.

Depuis plus de trente ans que j'ai arrêté mon engagement politique, je n'ai plus été à une manifestation, je n'ai plus signé quoi que ce soit, j'ai rompu les contacts, mais je suis toujours de gauche. Avec quelques anciens camarades, j'ai conservé des liens amicaux, mais on se voit rarement. J'ai dû trouver une nouvelle orientation – en lisant, essentiellement, de la philosophie et de la littérature. J'ai eu de la chance, j'ai travaillé comme enseignant au Cycle d'orientation à Genève. Je me suis remarié, j'ai repris une vie normale. Mais les ombres du passé m'ont encore accompagné longtemps, car les procès et les appels en Italie ont duré une quinzaine d'années.

Tout en étant prof., j'ai commencé à travailler pour *L'Hebdo*, j'y ai eu une chronique historique. À 50 ans, j'ai changé de métier et suis devenu journaliste : j'ai travaillé au *Nouveau Quotidien*, puis au *Temps* et dans un journal du dimanche, et j'ai aussi été conservateur à mi-temps au musée de Saint-Maurice, jusqu'en 2002. Aujourd'hui j'écris des articles dans les journaux et des livres d'histoire.

*

Nous, les autonomes du mouvement ouvrier, les « ouvriéristes », nous avons essayé d'analyser et d'interpréter la situation et les rapports de force dans la classe ouvrière. C'est peut-être notre apport le plus durable aux mouvements des années 1960 et 1970. J'ai gardé cet intérêt pour l'analyse de la société. Aujourd'hui, j'observe la Suisse culturelle et politique avec une certaine distance, ça me va. Je me sens solitaire, je n'ai plus de contacts avec une salle de rédaction. Pour continuer à sentir le pouls de la société, je dois sans cesse trouver quelque chose de nouveau. Pour mon prochain livre qui traite de l'histoire du canton du Valais, je voudrais travailler avec les musées régionaux et locaux, pour entrer en contact avec les gens des villages.

Je ne regrette pas ma jeunesse militante. Je ne vois pas comment j'aurais pu faire différemment. Ma génération n'était pas plus politisée que les jeunes de maintenant. Nous avons dû faire nos propres expériences, aussi en commettant des erreurs. À l'époque comme aujourd'hui, seule une petite minorité de gens était politisée. Les jeunes qui veulent changer les choses aujourd'hui sont dans une situation nouvelle. Ils doivent tenir compte du développement des médias bien plus complexe que ce n'était pour nous. Ils doivent être rusés pour que les formes que prend leur créativité politique ne se fassent pas immédiatement intégrer. Ce qui nous lie, d'une génération à l'autre, c'est le fait que la caissière de grand magasin est toujours une ouvrière qui vend des biens de consommation dans des conditions de travail fort mauvaises. D'une manière générale, le travail précaire, il est toujours là, et pas seulement pour les caissières de grandes surfaces !